

LE RESEAU DE COMMUNICATIONS DE LA III^e LEGION DE LAMBESE AU SAHARA A TRAVERS L'AURES*

par Pierre MORIZOT

Entre Lambèse et les garnisons sahariennes ou présahariennes relevant du Légat, *Calceus Herculis*, *Mesarfelta*, *Gemellae*, et par voie de conséquence *Ausum* et le lointain *Castellum Dimmidi* au sud-ouest, *Thabudeos* et *Badias* au sud, s'interpose le massif de l'Aurès. Celui-ci est traversé de nombreuses vallées, généralement orientées du nord-est au sud-ouest, qui se présentent à première vue comme autant de voies de pénétration et de transit. Elles offrent, à n'en pas douter, de nombreux avantages pour un détachement militaire : l'eau, indispensable pour les hommes et les animaux, n'y est pas rare, car les oueds aurasiens sont pérennes sur la plus grande partie de leur cours ; le bois, qui permet les feux de bivouacs, et ce que, dans leur langage imagé, les soldats de la conquête appelaient "le vert", c'est-à-dire l'herbe ou les céréales sur pied pour les animaux de selle ou de bât, s'y trouvent aisément.

Mais, elles souffrent aussi de nombreux handicaps : on n'atteint la tête des vallées aurasiennes qu'après avoir franchi la ligne de partage des eaux entre le versant méditerranéen et le versant saharien par des cols généralement élevés (entre 1600 et 1800 m) que de soudaines tempêtes de neige peuvent couper de novembre à mai ; à mi-distance de leur cours, les oueds de l'Aurès traversent presque tous des gorges très étroites qui marquent la limite entre le climat tempéré et le climat saharien et qui représentent autant d'obstacles à la progression d'un détachement en campagne.

Ces avantages et ces inconvénients du relief aurasiens, tous les envahissements successifs les ont connus. Procope, après avoir décrit l'Aurès comme une contrée idyllique, où abondent les sources, les ombrages, les céréales et les fruits (1), nous rapporte que, lors de la deuxième campagne de Solomon, les soldats qui assiégeaient la forteresse

* Je suis tout particulièrement reconnaissant à Madame A. Chassagne, conservateur à la bibliothèque de l'Institut de France, pour l'aide qu'elle m'a apportée afin de me permettre de retrouver le manuscrit et la carte archéologique du colonel Carbuccia ; à J. Morizot qui m'a signalé l'existence parmi les archives du Service historique de l'armée de terre (S.H.A.T.) à Vincennes de la notice sur l'Aurès du capitaine Fornier et du journal de marche de la colonne Saint-Arnaud, et à F. Morizot pour les recherches qu'il a effectuées à Vincennes pour identifier et photocopier ces documents.

1. Procope, *B.V.*, II, 13.

de Tumar faillirent se révolter parce qu'ils n'avaient plus d'eau (2).

En fait, sans vouloir tomber dans un parallélisme facile et souvent critiqué entre la domination romaine et la colonisation française, force est de reconnaître que, jusqu'à l'ère industrielle et même jusqu'au début de ce siècle, les envahisseurs successifs se sont trouvés confrontés à des problèmes similaires qu'ils abordaient avec des moyens techniques équivalents, ce qui ne veut pas dire qu'ils leur apportaient toujours des réponses identiques. A ce point de vue, le rapport inédit rédigé par le bureau de renseignement de la division de Constantine en 1845, juste avant la première campagne française dans l'Aurès, est fort instructif (3).

Il évalue, en effet, les différentes possibilités qui s'offrent à l'armée française en fonction des impératifs que nous avons définis ci-dessus (relief, ressources en eau, bois pour les bivouacs, etc...). D'où le capitaine Fournier tenait-il ses renseignements, il ne nous le précise pas (4), mais après la prise de Constantine, sept ans plus tôt, il y avait eu une sorte d'osmose entre ce qui restait de l'administration turque du Beylik (5) de Constantine et les nouveaux occupants : d'autre part depuis peu les troupes françaises occupaient Biskra et Batna et les moyens d'information ne leur manquaient pas.

La notice de l'Etat-Major de Constantine définissait donc, à partir d'une ligne allant de Batna au pied du Chélia, le point culminant du massif, soit à peu de choses près à partir de ce qui est aujourd'hui la route de wilaya n° 20, 4 principales routes transsaurasiennes (fig. 1).

1. Une "route" partant de Lambèse et se dirigeant directement sur Menaa par El Asker (6), le versant nord du Mahmel et le col de Tairmest. "Cette route, disait la notice, était partout très praticable et, quoique boisée, n'offrait pas de difficultés particulières".

2. Une "route" partant de Timgad en direction de la source de l'oued Abdi qu'elle suivait presque jusqu'à Branès, c'est-à-dire jusqu'à son débouché saharien, après avoir rejoint la précédente à Menaa. Cette route était aussi très praticable, mais "dominée par des berges... très escarpées... était facile à défendre", par un éventuel ennemi s'entend.

2. *Ibid.*, II, 19.

3. Notice sur l'Aurès, par le capitaine E.M. Fournier, Constantine le 8.1.1845, Archives du S.H.A.T Vincennes, manuscrit H. 229.

4. Par contre ce même officier est également l'auteur d'une "Notice sur les montagnes Kabyles à l'usage des Turcs dans leur perception de l'impôt" (MR 1317 S.H.A.T. Vincennes), qui est très révélateur en ce qui concerne l'origine de ses sources.

5. L'on notera qu'au moins jusqu'en 1940 la population rurale dans le Constantinois utilisait encore le terme de Beylik pour désigner l'administration française.

6. *El Asker* (en arabe, "les soldats"), s'applique d'une part à une source, l'Aïn el Asker, d'autre part à une montagne, le Djebel Asker. L'une et l'autre proches de Lambèse. La première correspond au n° 8 de la f. 38 de l'Atlas archéologique. On y a trouvé plusieurs épitaphes. Sur le Djebel Asker, la IIIe légion avait bâti un temple à Silvain. — Comme la "route" en question, ainsi que nous le verrons plus loin, a servi aussi bien aux troupes turques qu'aux soldats romains, il ne serait pas surprenant que cette appellation géographique fasse référence à cette très ancienne utilisation à des fins militaires.



Figure 1.

Schéma des principales "routes" transsaurasiennes.
 ... Tracé de la voie Lambèse-El Kantara par la vallée de l'oued Fedhala.
 -+--+ Tracé de la variante évitant la gorge de Tighanimine.

3. La troisième "route", partant du pied du Djebel Chélia, rejoignait à Médina, la tête de la vallée de l'oued El Abiod, qu'elle suivait ensuite jusqu'au Sahara, en passant par la célèbre gorge de Tighanimine. L'auteur de la notice la déconseillait nettement et, pour éviter Tighanimine, suggérait d'emprunter une petite vallée parallèle.

4. La dernière, enfin, partait, elle aussi, de Medina et, par un tracé très sinueux, rejoignait la vallée de l'oued El Arab à l'est, après être passé par le défilé de Tizougarine et la vallée de l'oued Mellagou. Elle aboutissait à Khanga Sidi Nadji, à l'angle sud-est du massif.

Est-il besoin de dire que ces "routes" n'étaient guère plus que des pistes muletières, au tracé souvent fort accidenté et ne comportant aucun ouvrage d'art (7) ?

Quoi qu'il en soit, ce sont elles qui ont, quelques mois plus tard, servi aux colonnes françaises au cours de leur pénétration dans l'Aurès, et nous allons voir que, selon toute vraisemblance, ce sont elles qu'empruntaient les voyageurs de l'Antiquité et, bien entendu, aussi les légions romaines. A première vue, pourtant, la minceur du dossier archéologique paraît de nature à décourager pareille recherche :

1. Les itinéraires figurés sur la *Table de Peutinger* encerclent l'Aurès sans le pénétrer. Nous connaissons, grâce à elle, quelles étaient les étapes de la voie allant de Lambèse à Badès, en contournant l'Aurès à l'ouest par la passe d'El Kantara (7bis). De Badès par Ad Majores, l'on pouvait remonter vers le nord en direction de Theveste et, de là, revenir à l'ouest vers Lambèse. A l'intérieur de cette grande boucle, la *Table* situe le pays des *Gaetuli* qu'apparemment aucune voie ne traversait (8).

2. Quoique notre documentation épigraphique se soit notablement enrichie depuis la publication du *Fossatum Africae*, l'on n'a, contrairement à l'espoir que J. Baradez formulait alors (9), trouvé jusqu'ici dans l'Aurès aucun miliare, et l'unique document qui parle expressément d'une *via* reste toujours la fameuse inscription des gorges de Tighanimine, œuvre d'une *vexillatio* de la VI^e légion *Ferrata*, datée de l'année 145. C'est donc essentiellement en suivant l'implantation de lieux habités d'une certaine importance que nous nous efforcerons d'imaginer le tracé des voies transaurasiennes en prenant cependant deux précautions :

1. Comme on l'a fait remarquer, une construction utilisant les techniques romaines n'est pas nécessairement l'œuvre d'une population romaine ou profondément romanisée.

2. Deux sites archéologiques ne peuvent être considérés comme ayant eu des relations suivies que s'il peut être établi qu'ils sont contemporains. L'hypothèse d'une liaison routière entre ces deux sites ne sera donc retenue que si nous avons cette certitude.

7. P. SALAMA (*Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger, 1951) note que la plate-forme naturelle était le lot de la plupart des voies de communication.

7bis. C'est intentionnellement que je ne parle pas de cette voie limitrophe de l'Aurès ; elle fera l'objet d'une étude ultérieure.

8. P. MORIZOT, "Vues nouvelles sur l'Aurès antique" dans *C.R.A.I.*, 1979, p. 309-387.

9. J. BARADEZ, *Vue aérienne de l'organisation romaine dans le S.E. algérien. Fossatum Africae*, Paris 1949.

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, nous allons passer en revue rapidement les indices archéologiques divers, recueillis sur chacun des itinéraires décrits dans la notice de l'E.M. de Constantine.

I

La première route Lambèse-Menaa par El Asker, le flanc nord du Mahmel et le col de Tairmest (alt. 1 700 m), conduit donc à l'antique *Tfilzi*, dont il n'est plus nécessaire de souligner l'importance au point de vue civil et militaire dans le système aurasien (10). Peuplé de *coloni* dès le règne d'Hadrien, administré par des *magistri*, siège à la fin du II^e siècle d'un petit détachement de la III^e Légion, commandé par un décurion de l'aile des Pannoniens, *Tfilzi*, constitue un relais particulièrement important entre Lambèse et le *limes* à une époque où précisément cette aile occupe Gemellae et Castellum Dimmidi.

A mi-distance entre *Tfilzi* et Lambèse, le site d'Aïn el Aouad (la source des chevaux), sur le versant nord du Mahmel, où fut découvert en 1973 une dédicace à Saturne pour le salut de Septime Sévère et de Caracalla, ainsi qu'un fragment de conduite d'eau portant l'estampille de la III^e Légion, constitue un gîte d'étape idéal. Autour, s'était bâti un village dont la superficie dépasse certainement le demi hectare que son inventeur, le Dr Verstraeten lui attribuait (11).

Au nord de ce site, à proximité de la piste menant à Lambèse, deux monuments contemporains de ces empereurs, le temple de Silvain sur le djebel Asker (C. 2671-18107) et le temple de Saturne de l'Aïn Nemeur (12), nous donnent une parfaite photographie du paysage de la région au début du III^e siècle. Sur ce fragment d'itinéraire, s'embranchait un chemin conduisant au village de Tazembout, dont le développement est, sans doute, un peu plus tardif, si l'on se réfère à une dédicace à Jupiter encore inédite, datée du règne de Philippe l'Arabe, trouvée sur les lieux (13).

Au sud, entre Aïn el Aouad et *Tfilzi*, nous n'avons plus de documents datés ; mais, pour franchir la crête du Djebel Malou, deux cols seulement sont praticables pour des bêtes de somme ou des chevaux : ce sont celui de Tairmest (Tirmest sur la carte du service géographique de l'armée, au 200 000^e) ou, un peu plus à l'ouest, celui de Tnourist, après quoi il n'est pas d'autre chemin pour rejoindre *Tfilzi* que de suivre la vallée de l'oued Bouzina, que bordent les sites répertoriés à l'*Atlas Archéologique*, f. 38, sous les numéros 20 (14), 21, 22 (15), 23, jusqu'à son

10. P. MORIZOT, "Le génie Auguste de Tfilzi" dans *B.C.T.H.*, 1974-1975 et E. de RUGGIERO, *Diz. Epig.*, art. "Limes", col. 1376, 47 par E.W. FENTRESS.

11. P. MORIZOT, "Le génie Auguste de Tfilzi", p. 73.

12. C., 2640.

13. P. MORIZOT, "Les inscriptions de Tazembout. Aperçu sur un village de haute montagne au III^e siècle", à paraître dans *B.C.T.H. n° 20-21*, 1989.

14. On y a relevé l'épithète d'un Obolus (?) Macedo ; bien que le *cognomen* de Macedo ait bien souvent perdu toute connotation ethnique on ne peut manquer d'être frappé par le fait que plusieurs *cognomina* relevés dans l'Aurès laissent supposer une origine étrangère : Campanus (A.E., 197, 726) Hispanus (A.E., 197, 222) Egypta (C. 2458).

15. Ce dernier a été visité récemment par M. Janon qui y a relevé des fragments

confluent avec l'oued Abdi. Ainsi se matérialise sous nos yeux une route qu'après les Romains, les Turcs, aux dires de Masqueray, utilisaient pour se rendre à Biskra (16) et que les habitants de Mena employaient encore il y a une quarantaine d'années pour aller au marché de Lambèse ou de Batna (17).

II

La deuxième route proposée par le capitaine Fornier quitte la ligne de partage des eaux entre le versant méditerranéen et le versant saharien en un lieu-dit Cherchar Maïzer, d'où il est aisé de rejoindre au nord Timgad (18), par la vallée de l'oued Taga, et au sud la haute vallée de l'oued Abdi. Cherchar Maïzer ne figure pas sur les cartes, mais tout près de là, à Aïn Cherchar, au-dessus des ruines signalées par l'*Atlas*, f. 27 - n° 347, a été découverte une inscription qui fait état de la construction par le légat de la III^e Légion, sous le règne de Sévère Alexandre, d'un aqueduc, dont on ignore s'il était destiné à alimenter Lambèse ou Timgad (19). Je le retiens pour ma part, comme un point important de la "route" en question. Celle-ci, après un trajet montagneux où de nos jours encore, les habitations sont rares, rejoint la haute vallée de l'oued Abdi, où l'*Atlas* a répertorié une quinzaine de sites (N° 24 à 40 de la f. 38).

Le principal (N° 29 et 30) se situe sur la rive gauche de l'oued Abdi, entre les villages actuels de Tafraount et de Baali. Il y avait là, sur une dizaine d'hectares, une petite agglomération avec sa basilique, ses habitations, ses moulins à huile. Plusieurs épitaphes y ont été relevées, dont celle d'un *sesquiplicarius* de la III^e Légion, mort à 46 ans (20) alors qu'il était encore en service, puisque sa qualité de vétéran n'est pas mentionnée : indice intéressant, mais difficile à interpréter. L'existence d'un poste militaire se justifierait car de Baali, il est aisé de rejoindre le seul col faisant communiquer facilement les deux vallées parallèles de l'oued el Abiod et de l'oued Abdi.

De là, rien de plus facile que de rejoindre *Tfilzi* et de retrouver par conséquent l'itinéraire I. Les deux routes n'en font désormais plus qu'une qui, de *Tfilzi* mène à Djemorah, agglomération antique qui, selon

d'architecture et de belles pierres taillées. Il conclut lui-même à l'existence de relations étroites entre Bouzina et ce qu'il appelle le *vicus* de *Tfilzi*. M. JANON, *Rapport sur une mission archéologique effectuée à Bouzina. Annexe 6 à l'ouvrage de F. Colonna. Savants paysans. Eléments d'hist. soc. sur l'Algérie rurale*. Office des publications universitaires, Alger, 1987.

16. E. MASQUERAY, *Note sur les Ouled Daoud du Mt Aurès*, Paris, 1876.

17. Cette route a été réouverte, il y a quelques années à coup de bull-dozer et il est aujourd'hui possible de l'emprunter avec un solide véhicule pour se rendre de Lambèse à Mena.

18. A.A.A, I, 27, n° 255, p. 30.

19. A.E., 1945-43, n° 1 ; et les points de vue divergents de L. LESCHI, "Un aqueduc romain dans l'Aurès", dans *Et. d'épigraphie*, 267-270 et M. JANON, "Recherches à Lambèse II" dans A.A. 1973, p. 249.

20. A.E., 1976, p. 270.

J. Baradez, avait une superficie d'au moins douze hectares (21). Djemorah était un important carrefour d'où il était aisé, soit de poursuivre vers le sud en continuant à descendre la vallée de l'oued Abdi, soit par *Mesarfelta*, de se rendre à *Thubunae* : un corniculaire du préfet du camp de Lambèse y avait pris sa retraite (22).

III

L'itinéraire III, qu'en définitive le capitaine Fornier conseillait d'éviter, en raison de l'obstacle quasi infranchissable que constituaient les gorges de Tighanimine (fig. 2) est le plus connu aujourd'hui ; le percement d'un tunnel et la construction d'une route en corniche au-dessus du torrent que devient, en cet endroit, l'oued El Abiod, réalisés en 1932 (23), ne permet guère de se rendre compte des difficultés que présentait jadis le franchissement de ce défilé (fig. 3).



Figure 2.

Le défilé de Tighanimine, vu par son entrée nord. L'on notera sur la rive droite, le mur de soutènement de la route moderne.



Figure 3.

Le défilé dans la partie la plus resserrée. Le personnage debout en premier plan donne l'idée de l'échelle.

21. J. BARADEZ, *op. cit.*, p. 277.

22. A.E., 1976, 712.

23. P. TINGRY, "Le tourisme automobile à travers l'Aurès", extrait du *Recueil de Notices et Mémoires de la Soc. arch. de Constantine*.

Celui-ci, en effet, a 600 m de long sur une largeur qui, par endroit, ne dépasse pas 10 m et il est surplombé par des falaises à pic. Il fallait, nous dit Rinn (24), "cheminer à travers les rocs et les galets du thalweg du Souf Amellal (traduction en berbère d'oued El Abiod) et le passage même à pied (n'était) pas toujours commode". Naturellement, à la moindre crue, il devenait impossible.

Aussi, le général de Saint-Arnaud, qui commandait en 1850 la première colonne française amenée à y passer, hésita avant de s'y engager : "Si je devais recevoir des coups de fusil, écrivait-il le 10 juin, je n'exposerais pas ma colonne dans le Kanga (*sic*) Tighanimine." Mais, il fallait frapper l'imagination des tribus (25), et le lendemain, Saint-Arnaud, mettant au travail 600 hommes entre midi et six heures du soir, parvenait à rendre praticable le fond de l'oued et, sans coup férir, traversait le défilé le jour suivant (26). Telles sont les circonstances qui permirent la découverte de la dédicace de Prastina Messalinus (fig. 4).

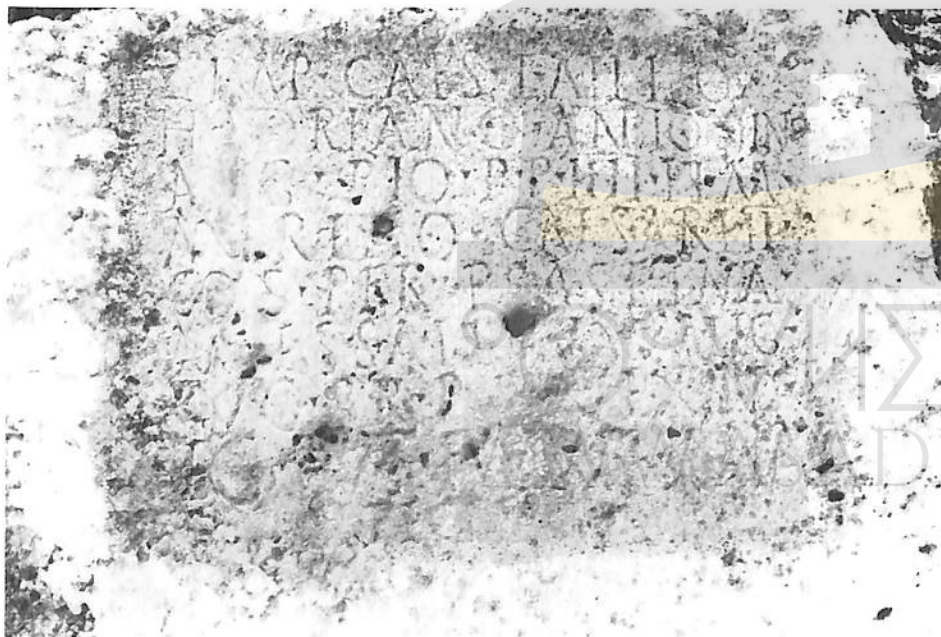


Figure 4.
L'inscription C.I.L. VIII, 10 230.

24. RINN, "Géographie ancienne de l'Algérie", dans *Rev. Afr.*, XXXVI, 4e tr., 1893, p. 309.

25. SAINT-ARNAUD, *Lettres (1832-1854)*, 3e éd., 1866, p. 202.

26. *Ibid.*, p. 204.

Du passage à Tighanimine de la colonne Saint-Arnaud, nous avons, outre les lettres du futur maréchal, deux récits immédiatement contemporains de l'événement : l'un est extrait du journal de marche de la colonne (annexe I), l'autre, beaucoup plus détaillé, émane du groupe d'officiers que le colonel Carbuccia, qui commandait la colonne en second, avait chargés d'établir la carte archéologique de la région traversée, communément appelée carte Carbuccia (annexe II).

Or ces deux récits, qui sont très précis, signalent bien en des termes voisins l'existence de vestiges de canalisations antiques, mais aucun d'eux ne parle de vestiges de route, si ce n'est par référence à la dédicace de Prastina Messalinus, et il résulte clairement du récit de Saint-Arnaud que c'est la découverte à la sortie des gorges, de cette inscription qui persuada celui-ci que la VI^e Légion était passée par là avant lui (27).

L'année suivante, s'adressant à la Société nationale des antiquaires de France, le colonel Carbuccia, s'écartant de la description de ses collaborateurs, parle pour la première fois de la route romaine (28), comme une réalité constatée, mais sans aucunement la décrire. Un an plus tard, donc en 1852, Mommsen publie la dédicace de Prastina Messalinus, en se référant à un papier que lui a donné Gerhard qu'il accompagne de ce commentaire : "Lapida copiata da un Arabo a Tecoult sul Djebel Acores (*sic*) che mi venne dal Gerhard et che no so se sia data alla stampa" (29).

Manifestement, Mommsen ne s'intéresse qu'à la personne du légat en cause et ne se pose aucune question au sujet de la voie. Il en est de même de Rénier (30). C'est la synthèse de ces diverses publications que va tenter de faire Willmanns lorsqu'il reprendra dans la série des milliaires du *C.I.L.*, VIII, la dédicace à Antonin (31). Il ne connaît évidemment pas les deux inédits de source militaire dont nous donnons des extraits, mais il cite un texte en français, ce qui est rarissime dans le *Corpus*, qui semble être le papier de Gerhard qualifié ici d'*anonymus Gerhardi*, le voici : "Inscription recueillie par un arabe sur les pentes du Djebel Aurès à Tecoult chez les Touaba. Quelques lettres ont été gravées récemment par les Kabyles. Au pied du rocher sur lequel est gravée cette inscription, est une voie romaine taillée en corniche, et en dessous de cette voie, à pic, coule un torrent, l'oued El Abiad."

Or, cette description est à la fois inexacte et imprécise. Le rocher sur lequel se trouve l'inscription n'est nullement situé à Tecoult, qui est sans doute Tkout, village qui se trouve à 6 km à l'est ; aucune des lettres

27. SAINT-ARNAUD, *op. cit.*, p. 204 : " Nous nous flattions, mon cher frère, d'avoir passé les premiers par le défilé de Kanga : erreur, au beau milieu, gravée dans le roc, nous avons découvert une inscription parfaitement conservée, qui nous apprenait que, sous Antonin le Pieux, PP, père de la Patrie pour la quatrième fois (*sic*), la 6^e Légion romaine avait fait la route à laquelle nous travaillons seize cent cinquante ans après. Nous sommes restés sots." (notons en passant que l'inscription ne se trouve pas au milieu du défilé, mais à la sortie.)

28. *Ann. de la S.N.A.F.*, 1851, p. 196.

29. T. MOMMSEN, *Ann. d. inst. di corresp. arch.*, t. IX, Rome, 1852, p. 167.

30. L. RENIER, *Inscriptions romaines de l'Algérie*, Paris, 1858, p. 526.

31. *C.I.L.*, VIII, 10230.

de l'inscription n'a été gravée par les Kabyles (31 bis), est-il nécessaire de le dire ? Et, d'autre part, l'*anonymus* ne nous dit pas s'il a vu lui-même cette route et s'il en existe des traces ailleurs qu'au pied du rocher sur lequel est gravée l'inscription.

Willmanns avoue d'ailleurs ignorer les tenants et aboutissants de cette voie. L'on attendrait plus de précision de Rinn, qui connaît pourtant bien le pays où il a servi. Mais, son témoignage est bien vague : "Dans ce passage, dit-il, il reste des vestiges de voie romaine car le chemin avait été taillé dans le roc sous le règne d'Antonin le Pieux par les soldats de la 6^e Légion, ainsi que le constate une belle inscription gravée sur la paroi du rocher" (32). Or ladite inscription ne parle nullement de la technique employée pour ouvrir cette voie comme le commentaire de Rinn pourrait le faire croire. A-t-il vu lui-même ces vestiges ? On ne saurait l'affirmer et, lorsque Gsell, un peu plus tard, décrira dans l'*Atlas* (f. 38, n° 55) le défilé de Tighanimine, il évoquera bien l'existence d'une route en se référant en particulier au texte de Rinn, mais sans dire s'il en existe des vestiges.

Bref, chacun se réfère à l'inscription comme témoignage de l'existence d'une route, mais personne n'est en mesure d'en donner une description précise. Et pour cause. Nous avons, à 56 ans d'intervalle, deux témoignages formels selon lesquels ceux-ci n'ont jamais existé au du moins n'existaient plus au XIX^e siècle. Il y a d'abord celui de Masqueray, qui écrit en 1886, mais son séjour dans l'Aurès est de dix ans antérieur, "*Nullum viae in illo loco vestigium supersit*" (33). En 1932, P. Tingry, alors chef de la Subdivision des travaux publics à Batna le confirme : Il n'existe pas trace de ce qu'il appelle prudemment "le sentier romain" (34). Or il n'est guère vraisemblable s'ils étaient visibles en 1850, et le fait est bien douteux, que les vestiges de cette route, qui avaient bravé dix-sept siècles, aient disparu 26 ans plus tard, alors que durant la même période l'Aurès est pratiquement laissé à lui-même et qu'en particulier aucun travail routier n'a été entrepris dans la vallée de l'oued El Abiod.

Pourtant ailleurs, de telles routes ont existé et sont encore visibles : R. Chevallier nous en montre un remarquable exemple avec la route des Gaules, dans le Val d'Aoste (35). Il y a aussi la route du Val de Fier qui apparaît en quatre points avec son encaissement taillé dans le roc. En Afrique, P. Salama nous cite plusieurs routes antiques, faisant appel à la même technique, qui sont minutieusement décrites (36).

L'on remarquera aussi qu'il n'est point fait mention aux siècles suivants d'une réfection de cette route. Par contre, en amont, une inscription moins célèbre et d'une lecture difficile (37), fait état de la construction d'un aqueduc, dont, nous l'avons vu, les premiers récits confirment l'existence, précisant même qu'il en existait sur chaque rive.

31 bis. Le terme "kabyle est utilisé ici pour désigner une population non arabe, les habitants de l'Aurès étant des Chaouïa et non des Kabyles.

32. RINN, *op. cit.*, p. 313.

33. E. MASQUERAY, *De aurasio monte*, Paris, 1886.

34. P. TINGRY, *op. cit.*, p. 9.

35. R. CHEVALLIER, *Les voies romaines*, Paris, 1972, p. 17-18.

36. P. SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, 1951, les énumère p. 76.

37. C.I.L., VIII, 2446. Peut-être faut-il lire *acquae ductu(s) op(us) perfec(it)*.

Il y eut donc, à une époque difficile à cerner, dans la partie supérieure des gorges, un ouvrage de retenue, et il convient de se demander si l'existence dans ce passage resserré d'un barrage, de canaux de dérivation et d'une route, ne sont pas antinomiques compte tenu des moyens dont les anciens disposaient.

Faut-il croire, par conséquent, que Prastina Messalinus se soit vanté indûment d'un exploit qu'il n'avait pas accompli ? Non, sans doute, mais une autre réponse est possible : la vexillation de la VI^e Légion venait du sud, où elle était selon toute vraisemblance cantonnée, ainsi qu'il ressort d'une dédicace à Hercule, trouvée à Henchir Sallaouine (38). Saint-Arnaud venait du nord, et c'est de là qu'a pu venir la méprise. Car l'inscription de Tighanimine marquait peut-être simplement le terminus d'une voie venant du sud. Reculant devant l'obstacle infranchissable des gorges, les ingénieurs du II^e siècle ont peut-être décidé de ne pas aller au-delà. D'autres indices le donnent également à penser. Contrairement à ce qui se passe dans la vallée parallèle de l'oued Abdi, si l'on constate bien, en amont et en aval des gorges, la présence de plusieurs agglomérations antiques qui sont répertoriées sur l'*Atlas archéologique*, fig. 38, sous les numéros 49 à 54, 61 et 62, 69 et 70 (39), rien ne permet d'avancer qu'elles soient concomitantes, car les inscriptions et les vestiges que l'on y a relevés s'échelonnent du second au VI^e siècle, et il est difficile de s'appuyer sur les unes et sur les autres pour conclure à l'existence de relations aisées et suivies entre le nord et le sud.

L'examen des épitaphes militaires est à ce point de vue aussi fort décevant. En effet, aucune ne concerne de militaires de la VI^e ou de la III^e Légion, et le seul secteur où l'on ait trouvé trace de vétérans d'autres corps est celui qu'emprunte l'itinéraire de rechange évoqué par le capitaine Fornier, sur lequel je reviendrai plus loin. Certes, l'on ne peut écarter complètement l'hypothèse que, *vetustate dilapsam*, et ne répondant plus à aucune utilité militaire, l'ouvrage de la VI^e Légion ait disparu très tôt, sans laisser d'autre trace qu'une mémorable dédicace ; après tout, c'est ce qui est arrivé aux éphémères travaux du général de Saint-Arnaud. Lui aussi s'était imaginé qu'il laissait derrière lui "le bienfait d'une route" (40). Si on le crut à Paris, personne sur place ne fut dupe et le rédacteur du journal de marche conclut, comme si de rien n'était, que l'établissement d'une route dans l'Aurès serait "d'une exécution si lente et si difficile qu'on peut la regarder comme à peu près impossible" (41), et plus personne en fait n'emprunta, jusqu'en 1932, ce qui

38. C.I.L., VIII, 2490. J. BARADEZ, *op. cit.*, p. 266, situe en ce lieu le camp de la VI^e Légion.

39. La notice du colonel Carbuccia donne des précisions intéressantes sur la superficie de ces ruines, dont certaines avaient les dimensions d'un gros village : El Hammam (n° 49) 8 ha ; Sanef, d'où provient l'*elogium* de Masties, 6 ha, la ville "byzantine" ou "romano-berbère" de Rinn (n° 61-62), 10 ha. Outre l'inscription des gorges (144), on peut dater l'*elogium* de Masties du VI^e siècle. Une datation assez basse peut être attribuée à la cité "byzantine" de Rinn où le colonel Carbuccia avait vu un chrisme. Témoignage de christianisme confirmé par un pilier de chancel que j'y ai photographié en 1973 ("Le Génie auguste de Tfilzi", dans *B.C.T.H.*, 10-11, 1974-75, p. 81).

40. SAINT-ARNAUD, *ibid.*, p. 208.

41. Conclusion du Journal de marche, doc. H. 21, S.H.A.T., Vincennes.

était redevenu très vite un difficile sentier piétonnier, souvent coupé par l'oued El Abiod en crue (42).

Qu'une voie ait existé de Tighanimine au Sahara n'est, par contre, pas douteux ; J. Baradez en a vu les vestiges tout au long de la route moderne dans la partie sud de la vallée de l'oued El Abiod. Même s'arrêtant à l'entrée des gorges, une telle voie avait son utilité car elle permettait les communications entre la grande cité que Rinn décrit au confluent de l'oued El Abiod et de l'oued el Ksar, et les villes et les garnisons du sud, *Mesarfilia, Vescera, Thabudeos et Gemellae*.

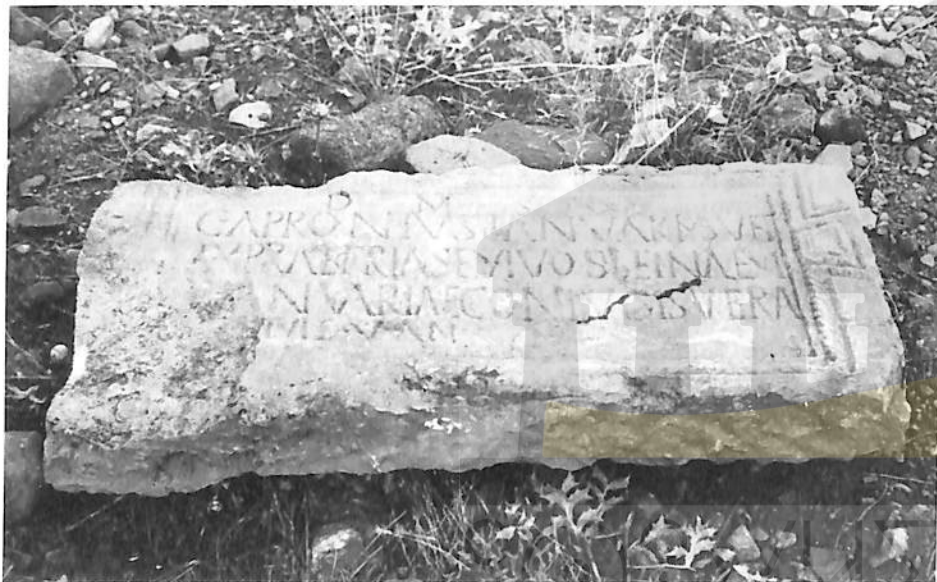


Figure 5.

Epitaphe d'un vétéran d'une cohorte prétorienne en provenance d'el Hamman, haute vallée de l'oued el Abiod (C. 2444) ; (cliché de l'auteur).

42. Carteron, qui fut l'un des premiers Français à parcourir l'Aurès en touriste (E. CARTERON, *Voyage en Algérie*, Paris, 1886), n'est pas passé par Tighanimine ; Masqueray, qui a fait le trajet d'Arris jusqu'au pied de l'inscription de Prastina Messalinus, n'a pas poursuivi sa route en direction de Biskra ; il est revenu par la variante indiquée p. 10 (voir la carte de ses déplacements dans sa thèse sur le mont Aurès). Au début de ce siècle, les Pères blancs d'Arris rapportent qu'il n'est pas possible à un chameau bâti de franchir les gorges en raison de leur étroitesse (Archives inédites des Pères, consultées à Rome par J. Morizot). Il est non moins caractéristique que la puissante tribu des Ouled Daoud, qui occupe au XIX^e siècle la partie supérieure de la vallée de l'oued El Abiod et a débordé même son habitat naturel en acquérant des terres sur le piémont nord du massif, n'a pas franchi la passe que tenait au sud la tribu rivale des Rassira. Plus qu'une voie de passage, Tighanimine est alors un verrou. Masqueray l'appelle "un étranglement".

J'en viens maintenant à la variante que proposait le capitaine Fournier pour éviter le coupe-gorge de Tighanimine : il consistait, au départ d'El Hamman, à piquer au sud, vers la chaîne du Djebel Zellatou, et à en franchir plus ou moins vite la crête par un col très élevé (P. Tingry propose celui de Tizert à 1700 m d'altitude), pour se retrouver dans la vallée de l'oued Chennaoura qui devient plus bas l'oued el Ksar et se jette dans l'oued El Abiod en aval de Tighanimine. Or, c'est sur ce fragment d'itinéraire qu'ont été relevées les épitaphes d'un prétorien en retraite (C. 2444) (fig. 5) et d'un décurion en retraite de l'*Ala Pannoniorum* (43). L'existence d'un chemin de traverse, permettant de contourner Tighanimine, expliquerait que ce dernier ait choisi, pour s'y retirer, un point d'altitude élevé et apparemment très isolé (44).

IV

Je ne mentionne la quatrième "route" que pour mémoire ; en effet, son point de départ est beaucoup trop éloigné de Lambèse pour qu'elle ait pu présenter un intérêt permanent pour ses liaisons avec le sud ; d'autre part, sur une bonne partie de son trajet, de Médina jusqu'à la tête de la vallée de l'oued Mellagou, les ruines romaines sont inexistantes. Il n'en est pas de même tout au long de cet oued (45), ni naturellement sur les bords de l'oued El Arab, dans lequel il se jette ; mais alors, ce sont plutôt les liaisons *Thamugadi-Badès* et *Mascula-Badès*, qui paraissent concernées et l'on imagine volontiers, que Solomon, lors de sa première campagne aurasienne, se soit lancé à la recherche de Iabdas en empruntant une route semblable (46). A noter cependant, dans la vallée de l'oued El Arab, à Henchir Teizirt, l'épitaphe d'un soldat de la III^e Légion, mort à 23 ans, mais sans doute décédé ailleurs, puisqu'il est enterré aux côtés de son père (47).

V

Enfin, il est deux itinéraires, sur lesquels je ne m'étendrai pas, car ils mériteraient une étude plus approfondie : ce sont :

— d'une part, une route directe Lambèse-El Kantara par la vallée de l'oued Fedhala, sur les bords de laquelle a été trouvée récemment l'épitaphe d'un décurion de l'aile des Parthes (48). La notice de l'Etat-

43. A.E., 1951, 222.

44. Un tel chemin répondrait tout à fait à ce que P. Salama appelle "le parti pris des crêtes" (*op. cit.*, p. 60), c'est-à-dire à la préférence des Romains pour les voies de hauteur plutôt que pour celles empruntant les fonds de vallée.

45. P. MORIZOT, "Renseignements archéologiques complémentaires sur la vallée de l'oued Mellagou", dans B.A.A., 1977-79, fasc. 1, p. 275-279.

46. Procope, B.V., 11, 13, 30-40.

47. J. ALQUIER, "Les ruines antiques de la vallée de l'oued El Arab", dans *Rev. Afr.*, 1941, p. 31 à 37.

48. P. MORIZOT, "Un vétéran parthe en Numidie Méridionale", à paraître dans C.R.A.I., 1988, p. 44-54.

Major, qui lui préférait sans doute la piste chamelière Batna-El Kantara, l'a ignorée ;

— d'autre part, une route *Vazaivi-Badias* par la zaouia des Beni-Barbar, où deux *hastati* et un *optio* ont, sous le règne de Valérien et de Gallien, consacré un édifice ou une statue pour le salut et la victoire de ces empereurs (49). On peut donc présumer qu'il y eut là, à une époque relativement basse, un poste militaire relié au nord avec *Vazaivi*, au sud avec *Badias*. Mais ici, nous ne sommes plus tout à fait dans les limites de la région aurasiennne, au sens où on l'entend ordinairement..

Si l'on met à part, en raison de leur caractère périphérique, les deux routes que nous venons d'évoquer en dernier, un seul parmi les itinéraires proprement transaurasiens semble avoir présenté pour la Légion, un intérêt permanent, c'est celui qui gagne Tiflzi à travers la montagne et suit le cours de l'oued Abdi. Il faut le considérer essentiellement comme un itinéraire d'été, car la région située entre Lambèse et le col de Tirmest reçoit, l'hiver, de fréquentes chutes de neige. La voie de l'oued el Abiod, ou n'a jamais franchi le défilé de Tighanimine, ou a disparu très vite faute d'entretien.

Au bord de chacune des routes énumérées, l'on a noté, souvent à des points stratégiques sensibles, carrefours de routes, passage de cols, des tombes de vétérans d'un certain grade, décurions, corniculaires, prétorien, etc. Comment interpréter ce fait ? Est-ce la route qui a attiré le vétéran ? Ou bien celui-ci était-il chargé, en échange d'une assignation de terre, d'une sorte de mission, je ne dirai pas de défense, car il était trop isolé, mais plutôt de renseignement et de surveillance ? Telle est l'hypothèse que j'ai présentée récemment à l'Académie et dont je vous fais part.

A côté de leur rôle politico-militaire, l'ensemble de ces voies transaurasiennes a certainement été utilisé à des fins économiques. Toutefois, le relief ne le permettant guère et la nature et le volume des échanges ne le justifiant pas, ces routes n'ont sans doute jamais été aptes au roulage. En effet, même si la culture de l'olivier a été pratiquée sur de vastes superficies à des altitudes où il a aujourd'hui totalement disparu, il ne s'ensuit pas que la production du massif ait été excédentaire et il serait déjà remarquable qu'elle ait permis de faire vivre en régime d'auto-suffisance, une population que la densité des ruines permet de croire importante. L'on peut en dire autant de la culture des céréales, qui ne pouvait être pratiquée que sur des superficies modestes, terres irriguées des fonds de vallées ou terres de haute altitude. Il est donc peu probable que l'Aurès ait exporté quoi que ce soit, sauf du bois (grume et bois de chauffage) en direction de Lambèse et de Timgad. Pour cela, l'aménagement de la partie nord du réseau routier devait suffire ; les hommes, eux, se déplaçaient à pied, à cheval ou à mulet. Les années de récolte exceptionnelle, l'excédent de la production (olives ou huile) devait être exporté, pour l'essentiel, avec des animaux de bât.

ANNEXE I

Journal de marche de la colonne du général de Saint-Arnaud (extraits) (50)

"9 juin à Tigranimine (*sic*)... La rivière coulant entre deux murailles de rochers qui s'élèvent à plusieurs centaines de pieds traverse la montagne au moyen d'une coupure qui a quelque analogie avec celle de Constantine. Le chemin a été reconnu totalement impraticable. Les indigènes avaient tous annoncé que nous ne pourrions y passer, ils indiquaient un chemin qui eut allongé la route de plusieurs lieues (51)."

(Suit le récit des travaux ordonnés par le général de Saint-Arnaud)

"Dans ce défilé où nous croyons qu'une armée passait pour la première fois nous avons trouvé les vestiges de la puissance romaine ! Nous avons reconnu les traces d'un canal de dérivation creusé dans le roc et plus loin au milieu de pierres entassées une inscription qui atteste que sous le règne de l'empereur Adrien, les Légions romaines ont percé une route dans ces rochers. A l'extrémité du défilé, des ouvertures faites dans le roc et disposées de telle sorte qu'elles paraissent avoir reçu des chevrons ou pièces de support, donnant lieu de croire qu'il y avait sur ce point au-dessus des eaux une usine importante mise en mouvement par le canal de dérivation."

50. S.H.A.T. Vincennes, ms H. 211.

51. Sans doute s'agit-il de la variante signalée dans la notice du capitaine Fornier (voir ci-dessus).

49. P. MORIZOT, "La Zaouia des Beni Barbar, cité pérégrine ou municipe latin", dans *B.C.T.H.*, 18 b, 1988, p. 31-75.

ANNEXE II

Description des ruines situées sur la route suivie par la colonne du général de Saint-Arnaud dans les Nemenchas et dans l'Aurès (extrait) (52)

“... 9 juin. La colonne continue de suivre l'oued el Abiod ; traverse l'oued Arris affluent de l'oued el Abiod, et bivouaque à Tighanimine. Nous trouvons, au confluent de l'oued Arris au-dessous de Beliou [probablement Belihoud], au pied des villages de Tebourecht et de Tighanimine des ruines isolées sans importance, les plus considérables sont celles de Enchir Ouled Aïcha, qui présentent une étendue de 4 hectares où nous remarquons des pierres à rainure et à encastrement.

A partir de Sélelf [probablement Sanef au sud d'Arris] (53), la vallée va toujours en se rétrécissant, jusqu'à Tighanimine où elle devient tout à fait étranglée. L'oued el Abiod s'est formé après Tighanimine, comme l'oued el Kantara, un lit dans une coupure de montagne. Cette coupure qui prend le nom de Khanga a une longueur de 800 mètres sur 10 de largeur dans le lit de la rivière, avec des flancs presque à pic. Les Arabes, partie dans le lit de la rivière, partie au milieu des blocs de rocher qui sont sur les flancs de la montagne, parviennent seulement pendant l'été à passer ce difficile défilé. A notre arrivée le Général de Saint-Arnaud envoie le génie et deux bataillons d'infanterie pour rendre ce passage praticable à la colonne.

Nous trouvons dans ce passage sur les flancs de la montagne, deux canaux creusés dans le roc ; le canal de la rive droite existe sur toute la longueur du défilé avec des interruptions de distance en distance. Du canal de la rive gauche, il n'en existe plus qu'une partie à la sortie du défilé. Nous trouvons aussi dans ce passage 3 inscriptions placées au-dessus des canaux : la première est située sur la rive droite au-dessous du sommet de la montagne, la deuxième et la plus remarquable est située un peu plus loin et sur la même rive, et enfin la troisième, placée sur la rive gauche se voit à la sortie du défilé. A l'extrémité du passage nous voyons au-dessous des canaux et sur les deux rives des trous placés à la même hauteur des deux côtés ; ces trous sont quadrangulaires, de 15 centimètres de largeur sur 20 centimètres de profondeur ; et sur la rive droite, à 1,50 m au-dessus de cette ligne de trous, il y en a d'autres de même forme, mais plus larges et plus profonds.

10 juin. La colonne passe la khanga Tighanimine...”

52. Bibliothèque de l'Institut de France, ms 1369.
53. M. MORIZOT.

ADDENDUM

Le 22 mai 1989, soit à la même saison que les soldats du Général de Saint-Arnaud, F. Morizot et C. Girard ont, sous la conduite d'un guide, traversé à pied le défilé de Tighanimine en empruntant le lit de l'oued (fig. 6). Ils n'ont pas plus que leurs devanciers, vu la trace d'une route taillée dans le roc, mais par contre, ont facilement reconnu sur la rive droite le canal de dérivation dont le journal de marche de la colonne et le rapport Carbuccia signalent l'existence (fig. 7).



Figure 6.
Traversée à pied du défilé (22 mai 1989).

Ils n'ont pas non plus revu l'inscription C.I.L. 2446, mentionnée ci-dessus, qui semble se rapporter à la construction de ce canal. Le fait n'est pas étonnant car la construction des murs de soutènement de la route moderne qui prennent appui sur les parois du défilé ont provoqué en place en place des éboulis qui obstruent en partie le canal et masquent ses abords.

L'inscription de la vexillation de la VI^e Légion, quant à elle, se trouve à la sortie sud des gorges, à une trentaine de mètres au-dessus de l'oued, à l'endroit précisément où il est possible de remonter aisément le lit de la rivière jusqu'au niveau de la route moderne. A l'époque du

passage de la colonne Saint-Arnaud, elle se trouvait, dit le journal de marche, "au milieu de pierres entassées". Si la voie antique s'était poursuivie au-delà, il aurait donc fallu soit que les soldats romains entaillent la roche jusqu'à la sortie nord du défilé, pour la faire passer en surplomb au-dessus de l'oued, énorme travail que personne n'a jamais décrit et qui aurait dû laisser des traces au moins aussi visibles que le canal d'irrigation, soit qu'au niveau de l'inscription, la dite voie soit redescendue au niveau de la rivière pour se transformer en un difficile sentier piétonnier, où il n'est même pas question de faire passer une bête de somme.



Figure 7.
Vestiges du canal romain de la rive droite.

Aussi après cette exploration complémentaire, mon sentiment est le suivant : les travaux de voirie de la VI^e Légion ne sont pas allés au-delà de la dédicace que Prastina Messalinus a laissée et dont elle marquait volontairement le terme ; au-delà, il fallait se risquer à pied et dangereusement dans le lit de la rivière, ou contourner l'obstacle en faisant un énorme détour par la vallée de Chennaoura et le col de Tizert.